

Des Nouvelles

Jacques Michon

Volume 12, numéro 1 (34), automne 1986

Québec-Amérique latine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200616ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200616ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Michon, J. (1986). Des Nouvelles. *Voix et Images*, 12(1), 142–144.
<https://doi.org/10.7202/200616ar>

Récit

Des Nouvelles

par Jacques Michon, Université de Sherbrooke

Les recueils de nouvelles n'ont pas souvent la faveur du grand public. Pourtant il s'agit d'un genre commode pour le lecteur pressé qui n'a pas le temps de lire tous les pavés qui envahissent les étalages des librairies. La brièveté des récits devrait favoriser la popularité du genre. C'est peut-être le pari que font les éditeurs qui, bon an mal an, publient régulièrement un certain nombre de ces ouvrages. Dernièrement quatre recueils me sont parvenus : **Le Péril amoureux** de Daniel Gagnon, **les Petits cris** de J. Gagnon, **la Cruauté des faibles** de Marcel Godin et **Miami trip** de Marilu Mallet.

Dans l'univers de Daniel Gagnon¹ le désir amoureux s'affiche sans pudeur, sans feinte, ni médiation sentimentale. Des enfants, des saltimbanques, des vieillards internés, des êtres déjà hors du monde, s'opposent à l'univers étroit et conventionnel des adultes. De petites filles veulent tuer leur mère ou mettent le feu à la maison familiale, une grand-mère révoltée regrette d'avoir engendré, un pompier passionné se marie avec une noyée, des trapézistes amoureux flirtent avec la mort, une avaleuse d'épée et une *femme sciée* vivent des expériences limites où douleur et passion se confondent. Un désir mortifère de fusion et de destruction anime chacun des personnages qui cherchent à transgresser les limites du réel et du corps. La légèreté de l'être aérien («les Trapézistes») ou fluide («Noces d'eau») représente encore cet au-delà où le corps débarrassé de sa pesanteur et de son opacité devient une essence pure, une virtualité de l'élément qui l'anime. L'être aspire à ne plus souffrir de son isolement dans l'individualité discontinue et à faire l'expérience de la continuité et de la perfectibilité.

La violence et la cruauté des enfants, qui veulent tuer leurs parents («À qui la petite Marie?», «les Petites filles et l'allumette», «les Mouettes», «la Maison mortuaire»), sont motivées par le désir de détruire ce qui fait obstacle au désir exclusif quasi mystique de perfection et de fusion avec l'autre. «Le Péril amoureux» c'est l'amour qui met en péril et qui tue, qui ne supporte aucun obstacle, aucun détour et qui, paradoxalement, a besoin de l'obstacle pour s'éprouver, comme les trapézistes ont besoin de la loi de la gravité pour la transgresser. La transgression lève l'interdit mais sans le supprimer. La mère tuée par ses filles continue de vivre en elles et d'alimenter leur désir criminel («les Mouettes»). Daniel Gagnon explore avec une rare acuité et sans complaisance cet univers de pulsions fondamentales où l'être passionné détruit parce qu'il aime ou aime ce qui le détruit. Gagnon décrit cet univers des limites auquel donnent accès non pas le plaisir, ni le sentiment amoureux, mais la jouissance, la douleur, la violence du péril qu'accompagne le désir mortifère de fusion où le sujet se dissout et s'annule.

Les nouvelles grinçantes et ironiques de J. Gagnon, **les Petits cris**², de la plus courte (7 lignes) à la plus longue (52 pages), exposent quant à elles la bêtise et la misère humaines. Ces récits à la troisième personne entretiennent une distance qui empêche toute identification ou sympathie avec des personnages bizarres, veules et sans relief, qui ressemblent à des caricatures (voir Angélie de Montbrun). Je ne suis pas convaincu que l'effet ironique recherché par le narrateur soit atteint. Un maniérisme d'écriture, des métaphores saugrenues (*Clin d'œil qui dégouline sur la joue*) qui contiennent plus de rimes que de raison (*L'ignorance obtuse d'une chose a besoin d'une image qui l'excuse*), des expressions abstraites trop inadéquates pour être efficaces (*Peut-être un étonnement paresseux visitait-il quelques creuseurs*) rappellent par moment l'écriture *artístico-réaliste*, dont parle Roland Barthes, où *la phrase naturelle est transformée en une phrase artificielle destinée à témoigner de sa finalité purement littéraire, c'est-à-dire, ici, du travail qu'elle a coûté*³. Tout cela nuit à la lecture et nous fait décrocher du récit à chaque instant. Sur ce plan les nouvelles les plus courtes sont les plus lisibles et les plus réussies.

La Cruauté des faibles de Marcel Godin⁴, qui vient d'être réédité dans la collection « Typo », nous plonge lui aussi dans un univers cruel et meurtrier. Assassinats crapuleux, nécrophilie, torture mentale constituent les éléments de base de ces brefs récits. Un narrateur autodiégétique raconte ses méfaits dans des phrases courtes, elliptiques avec un détachement sadique et un certain goût pour l'abjection. Le narrateur ne juge pas mais donne crûment les faits et laisse au lecteur le soin d'y ajouter sa morale et ses valeurs. On comprend que le livre ait choqué au moment de sa première publication en 1961. Comme dans le cas de **la Scouine** (1918) de Laberge ou de **Orage sur mon corps** (1944) d'André Béland, le scandale vient du fait que le désordre moral et la dégradation ne soient jamais, nulle part, rachetés ou déniés. La positivité est projetée à l'extérieur du récit vers un lecteur qui est interpellé implicitement en dépositaire du bien, de la loi et de l'ordre. La surenchère dans l'humiliation et l'abjection ne laisse aucun doute sur cette position initiale d'un sujet en rupture de ban et volontairement provocateur. Par ce biais, ces nouvelles appartiennent bien à l'univers moral qu'il représente comme renversé et nié. C'est la réaction logique et salutaire d'une littérature opprimée à qui on ne laisse d'autre porte de sortie que le rejet ou le refus global.

Un homme dans la quarantaine multiplie les échecs financiers et matrimoniaux, une femme tente de se débarrasser d'un amant encombrant, un couple croit avoir donné naissance à un monstre, une bourgeoise se transforme en Messaline, voilà les sujets de quelques-unes des six nouvelles qui composent le livre de Marilu Mallet⁵. Un dénominateur commun : la tension, les malentendus, les frustrations inhérents à la vie de couple. Un événement vient réveiller de vieilles querelles endormies et précipiter l'action qui se résorbe dans la banalité ou bien, au contraire, donne lieu à la catastrophe ou au cauchemar. L'auteur construit la trame de ces récits avec beaucoup de maîtrise et de sûreté. Nous retiennent davantage encore le ton, l'accent, la position (éthique) du narrateur ou de la narratrice qui raconte avec un déta-

chement et une sorte de résignation sereine. Sans métaphore, sans fioriture, ni recherche stylistique, l'écriture de Marilu Mallet, telle que traduite par Louise Ananouïl, est simple, dépouillée, exacte et efficace.

Des quatre recueils que nous avons lus, c'est ce dernier qui respecte le mieux les règles du genre, c'est-à-dire offre un récit qui repose sur un seul événement, un fait divers ou une tranche de vie, et débouche sur un coup de théâtre, un incident inattendu. Contrairement au conte dont la fin est habituellement prévisible et sans surprise, le dénouement de la nouvelle constitue son principal attrait. Chez Marcel Godin cette attente est le plus souvent respectée et vient accentuer la portée du scandale, chez J. Gagnon elle est parfois volontairement déçue comme dans la dernière nouvelle qui se veut une parodie de roman policier (« le Meurtre de Clarisse V. »), alors que chez Daniel Gagnon le rôle secondaire du dénouement est souvent compensé par un univers excessif et fascinant.

-
1. **Le Péril amoureux**, nouvelles, Montréal, VLB éditeur, 1986, 137 p.
 2. **Les Petits cris**, nouvelles, Montréal, Québec/Amérique, 1985, 171 p.
 3. **Le Degré zéro de l'écriture**, suivi de **Nouveaux essais critiques**, coll. «Points», Paris, Seuil, 1972, p. 50.
 4. **La Cruauté des faibles**, coll. «Typo», Montréal, Les Herbes rouges, 1985, 125 p. À signaler dans la même collection la réédition de **Pleure pas, Germaine**, de Claude Jasmin, avec une préface de Gérard Godin, Montréal, l'Hexagone, 1985, 195 p. Parmi les rééditions récentes dans le livre de poche, soulignons la parution dans la collection «10/10» chez Stanké des titres suivants: Jean Simard, **Félix, livre d'enfant pour adultes**, 1986, 153 p.; Victor-Lévy Beaulieu, **Race de monde**, 1986, 219 p.; les **Grands-pères**, 1986, 153 p., et **Jos Connaissant**, 1986, 279 p. Chaque volume de cette collection contient une postface de l'auteur, des extraits du dossier de presse et une bibliographie succincte.
 5. **Miami trip**, nouvelles, traduit de l'espagnol par Louise Ananouïl, Montréal, Québec-Amérique, 1986, 127 p.

